

Dieu. La veille du jour où le jeune Antonio quitte pour toujours son village natal, il va voir le « Dieu des contrats » placé par des marchands « sur le mur écailé de l'église » ; là il prie de toute son âme : « Seigneur, permets-moi d'être compositeur. Accorde-moi une gloire suffisante pour que j'en jouisse. En échange, je vivrai dans la vertu. Je m'efforcerai de rendre meilleur le sort des mes semblables. (...) Je suis votre serviteur pour la vie ». Antonio veut devenir un grand compositeur, un grand musicien ; il veut « tracer un paraphe de comète dans le firmament de l'Europe » (4). À l'inverse de Mozart qui saisit d'emblée l'essence de la musique, Salieri se consume progressivement dans la poursuite obstinée mais jamais achevée de ce qui ne lui appartient pas originellement. D'où sa fatigue, d'où cet éternel sentiment d'insatisfaction révélé à lui-même au contact des partitions mozartiennes libres de toute rature qui dévoient par la virginité des marges laissées intactes, l'intervention du souffle divin. Salieri représente alors l'homme ordinaire, non pas parce qu'il manque de génie, ni même parce qu'il se range lui-même dans la catégorie des médiocres ; s'il mérité à plus d'un titre ce nom d'homme ordinaire, c'est qu'il incarne d'une manière exemplaire la réelle démente de notre humaine condition à tous appelée avec solennité la « culture ». La santé de Salieri est vouée à une nécessaire détérioration comme sa musique, toujours insuffisante, toujours en-deçà de ce qui fait en propre la musique, l'est à l'oubli. Mais la grandeur de Salieri, si grandeur il y a dans la misérable situation d'homme ordinaire, réside, comme peut-être dans le cas de Rousseau, dans ce savoir qui lui permet d'être le premier à reconnaître à travers sa propre médiocrité le désastre apparemment irréversible de l'homme culturel en délire. Dans cette voie accusatrice qui remet en cause les fondements mêmes de l'édifice socio-culturel de la civilisation, Rousseau a poussé la réflexion, on le sait, jusqu'au point limite où s'opère enfin un renversement dialectique radical.

Le dix-neuvième siècle agonisant manifeste en ses moindres plis et replis d'évidents signes de décomposition. Cela, nous le ressentons avec une acuité de plus en plus grande. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il rencontre, dans son parcours historique, cet autre siècle en pleine crise qu'est le dix-huitième, qui, par delà toute évolution ultérieure, annonçait et annonçait toujours par la voix prophétique de Jean-Jacques aussi bien que par la musique essentielle de Mozart, un lieu et un temps encore à venir. Ceci n'est pas une critique cinématographique.

AKIRA MIZUBAYASHI.

(4) Je cite d'après la version française réalisée par Pol Quentin (Peter Shaffer, *Pol Quentin, Amadeus, l'Avant Scène Théâtre*, n° 709).

NOTES

Un roman d'aventures

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Monsieur

Ed. de Minuit, 1986, 112 p.

Heisenberg paraît sur sa bicyclette faire des promenades aux bords des lacs et menait patiemment ses calculs. Pauli travaillait la nuit et couvrait des pages d'équations. Depuis qu'était posée la question des *quanta*, depuis Planck, depuis qu'Einstein et Bohr se sont opposés sur l'indétermination en physique, l'un ne s'y résignant pas et l'autre s'y résignant, les découvertes résumées sous le nom de théorie des *quanta* ont été confirmées.

L'idée courante d'une science qui serait entièrement déterministe et entièrement « objective » est morte. Il n'y a pas de connaissance absolue. En jouant sur les mots, on pourrait dire que la relativité qu'Einstein avait découverte dans la nature s'imposait aussi, après Bohr et Heisenberg, dans la connaissance elle-même.

« Monsieur » est un cadre qui a un bureau et des secrétaires. L'aide bénévole qu'il apporte à un élément solide du C.N.R.S. est son seul contact avec la science. Du moins le croit-il, car il est en fait le sujet d'une expérience dont nous sommes tous les sujets. Personne n'a encore fait la trouvaille décisive qui consiste à savoir si la vie est corpusculaire ou ondulatoire.

Jean-Philippe Toussaint a mis la blouse blanche de l'expérimentateur. Il envoie « Monsieur » au beau milieu de la vie contemporaine qui semble si étriquée dans le ralentisseur de particules élémentaires qu'est l'histoire de « Monsieur » telle que l'expérience nous est brièvement relatée. Le nerf de l'aventure est dans le dispositif de l'expérience (les courts paragraphes de *Monsieur*). Pour le reste, « Monsieur » va et vient entre le clair et l'obscur. Il est la balle de ping-pong qui s'amuse du jeu des joueurs et se laisse aller.

Toussaint ne veut pas insister sur le dispositif de l'expérience. Il glisse des feuilles de cours dans la suite des anecdotes comme des tranches de publicité dans un film à suspense. De la physique, toujours de la physique. Lisez de la physique, vous dis-je. Il y en a pour tous les âges dans *Monsieur*, du cours élémentaire aux casse-tête pour prix Nobel.

Voiez la page 78 : « Ludovic... se représenterait-il que Monsieur, qui ne pouvait évidemment s'accomplir qu'à l'état stationnaire, se déplaçait apparemment sans transition et que son énergie, comme celle de l'électron du reste, dans ses passes de bonneteau, hip hop, effectuait un saut discontinu à un certain moment, mais qu'il était impossible de déterminer à quel moment ce

saut se produirait, car il n'y avait pas de raison, selon l'interprétation de Copenhague, qu'il se produisît à un moment donné plutôt qu'à un autre.»

C'est trop difficile ? Relisez votre manuel. « Evidemment, dit Monsieur. Ayant rapidement feuilleté son manuel, il se porta à la page indiquée, et commença à lire. Le mouvement, lui-même, son caractère relatif » (p. 77). Y a pas qu'il a rigolade, y a aussi la science, comme dit Zazie. Et la physique, c'est « tutti quanta » (p. 109).

C'est à ce moment précis qu'une lectrice agacée me saisit par le revers de la blouse et me poussa hors de l'estrade : « Arrêtez vos sinagres pédañtes, me crie-t-elle. Est-il besoin de s'affubler d'une blouse pour lire *Monsieur* ? Je vous jure que non. Jean-Philippe Toussaint, enfin je l'appelle Jean-Philippe, c'est plus humain, ne met pas de blouse. Vos allégations sont ridicules. La science n'est que pure coquetterie littéraire de sa part. Il nous donne quelques quantas pour nous faire comprendre à quel point le monde est incertain et combien « Monsieur » l'est encore plus. Mais quelle chance ! L'incertitude, l'imprévisible sont cette aubaine sans laquelle nous n'aurions pas ce regard étrange et amusé, et ces petits sauts quasi sentimentaux qui finissent dans l'obscurité où se trouvent la main, les joues et le visage tendre d'Anna. Un électron n'est pas amoureux. Monsieur, si. »

Après plusieurs tentatives désespérées pour me défaire de ma blouse, j'emmenai ma lectrice autour d'une table de café. Nous nous assimes, comme dirait Toussaint, nous bûmes, nous fumâmes...

Il me faut persuader ma lectrice que Jean-Philippe Toussaint a fait beaucoup de progrès dans les sciences. Il en était encore à la géométrie euclidienne, au théorème de Pythagore, dans sa *Salle de bain*. Nul n'y entrerait que géomètre. Mondrian parce qu'il sait tracer des angles droits dans les coins, Pascal parce qu'il est capable d'inventer de savantes machines à calculer l'imprévisible qui de toute façon ne changent rien à la condition des hommes. Mais Jean-Philippe Toussaint a avalé Newton, toute l'algèbre moderne, et la géométrie impossible de Riemann, Einstein, et le voilà qui converse avec Bohr en marchant dans Copenhague.

Je n'y peux rien, reprenons un verre ; Colomb a découvert l'Amérique depuis longtemps. L'aventure de notre siècle n'est plus sur les mers, elle est dans les têtes qui communiquent directement avec l'infiniment grand et l'infiniment petit. Au début du siècle, on se passionna pour savoir ce qu'étaient la matière, et l'univers ; ce fut la relativité, qui se généralise de plus en plus. Nos physiciens sont nos conquérants. Ils se passionnent pour des calculs qui portent sur le fond du fond. Et ce n'est pas fini. Et voilà pourquoi Jean-Philippe Toussaint a raison de nous apprendre la physique, parce que *Monsieur* est un roman d'aventures.

GIL DELANNOI.

Descartes re-statué

PIERRE GUENANCA
Descartes

Ed. Bordas, 1986, 192 p.
 Coll. « Philosophie présente »

Aux éditions Bordas, la collection *Pour comprendre la pensée de...* fait peu neuve. Mais parallèlement à ce succès d'édition faisant partie de la succession, les nouveaux propriétaires viennent de lancer une nouvelle collection de philosophie. Dirigée par Christian Descamps et Robert Maggiori, la collection *Philosophie présente* a une couverture noire barrée de deux tons de rose, et l'impression se détache en blanc. Esthétiquement elle est tournée vers la modernité. Elle comprendra, nous dir-on, deux sortes d'essais, les uns consacrés aux auteurs, les autres aux grands thèmes. L'essai de Pierre Guenanca sur Descartes ouvre sans doute à dessin la série des essais sur les auteurs, puisque Descartes est le grand philosophe national. On peut présumer que ce volume donnera le ton aux suivants, c'est pourquoi il est intéressant de tenter d'en dégager la formule.

Attachons-nous d'abord aux aspects formels. Les citations de Descartes ne sont pas envahissantes. La part de la biographie est rejetée à la fin du volume et réduite à deux pages. La bibliographie qui les suit est sobre et comprend une demi-page pour les éditions disponibles des œuvres de Descartes et une page pour quelques études françaises choisies dans la production des cinquante dernières années. Dans le texte lui-même, la référence à ces études est faite avec parcimonie. Un seul commentateur étranger est cité, J. Hintikka, pour un article très célèbre outre-Manche, paru en 1962, et récemment disponible en traduction française dans le numéro 6 (mai 1985) de la revue *Philosophie* (éds. de Minuit). Tranchent sur cette discrétion les exergues tapageuses des chapitres, appartenant à : Cavailles, Koyré, Lacan, Husserl, Lévinas et Foucault, dont aucun n'est à proprement parler un spécialiste de Descartes.

L'exposition se déroule à pas feutrés, dans une atmosphère moelleuse. Le temps s'est arrêté. On ne sait plus en quel siècle a vécu Descartes, ni en quel siècle nous sommes, d'où lui vint la vocation de philosophe et par quoi elle nous touche. Tous les lecteurs de Descartes ont une sorte de pense-bête formé de la liste des passages litigieux, à propos desquels les commentateurs se sont entredéchirés en perdant parfois le souci des bienséances, — des passages inséparables dans notre esprit du cliquetis des arguments. J'ai moi-même ma liste que je croyais très personnelle, et à mon étonnement je l'ai retrouvée presque entière dans cet essai, hormis le vacarme. Je me limiterai à trois exemples : la valeur de la comparaison dans les écrits de Descartes (p. 39-50) ; la machine et l'être parlant (chap. 3) ; et la place de la morale dans l'économie du système (p. 154s.). Cependant, l'absence d'une politique et d'une esthétique cartésiennes n'est pas même effleurée. Les textes clé de Descartes sont expliqués et commentés avec détachement à la manière d'une recette de